8ème Journées de Santé mentale et communauté

Identité diagnostique : nommer pour exister

PERROIS Alice et PINEAU Nicolas

« Introduction à vingt doigts »

8 Novembre 2024

Alors que lors de notre dernier colloque, nous nous demandions comment « soigner le collectif », l'importance de la transmission des fondations et d'un idéal fédérateur avaient notamment émergé comme forces vives.

Mais à l'heure où notre société est traversée par un malaise identitaire qui bouleverse les corps comme les Pesprits, et que les crises se multiplient et semblent s'amplifier (crise sanitaire, économique, écologique, sociétale), à quel récit se vouer ?

Nous pouvons constater dans nos pratiques cliniques une gradation des troubles identitaires, particulièrement chez les jeunes, mais aussi l'attente de plus en plus forte d'un diagnostic…

Perçu par certains comme une forme d'assignation identitaire aliénante, le diagnostic en soulagerait d'autres, circonscrivant un mal qui jusqu'alors échappait à toute forme de nomination. Mais au regard de quel référentiel, de quelle forme d'autorité, dans quel potentiel rapport de force s'inscrit la relation diagnostique ?

Le développement récent des centres dits « experts », mais aussi l'accroissement des pratiques d'autodiagnostic, viennent nous rappeler à quel point l'enjeu biopolitique oriente les représentations sociales qu'il érige en façonnant les modes de prise de prise en charge.

Foucault pointait déjà au siècle dernier la relation spécifique entre le pouvoir et le corps social dans la modernité. Selon lui, il n'y aurait pas de politique qui ne soit pas une politique des corps. La psychiatrie ne serait donc pas née de la conséquence d'un progrès de la connaissance sur la folie, mais bien des dispositifs disciplinaires selon lesquels s'organise le régime imposé à la folie.

Plus récemment, Judith Butler, philosophe féministe, dans sa théorie sur le « genre performatif », a de son côté soulevé les mêmes interrogations, relatives à la question des identités de genre. Pour elle, ce sont les discours médicaux et psychologiques qui ont construit l'identité sexuelle. Elle présuppose qu'« il n'y a pas d'identités sexuées et genrées innées, naturelles, antérieures à la prohibition : la loi produit les identités et les désirs inadmissibles qu'elle réprime ».

Mais à quelles formes sociétales s'adosse le diagnostic à l'ère de sa démocratisation ?

La notion de « trouble » s'étant substituée à celle de « pathologie » ou de « maladie », n'y a-t-il pas, en émettant des jugements « normatifs » sur ces troubles, un risque de les essentialiser, de les uniformiser ? Qu'en est-il alors de l'influence de l'environnement mais aussi de l'histoire de l'individu, de leurs conséquences dans l'expression de ces troubles ?

Comme le disait Georges Canguilhem : « Ce qui est normal, pour être normatif, dans des conditions données, peut devenir pathologique dans une autre situation. » Ou en somme : « En matière de normes biologiques, c'est toujours à l'individu qu'il faut se référer ». Mais, objecteraient certains, comment se référer au brouillard parfois dense de la psychose ? Et comment naviguer dans les eaux troubles de l'équivoque identitaire propre à chacun ?

En médecine traditionnelle chinoise, il n'y a pas de séparation entre le corps et l'esprit, pas de nom donné aux pathologies, mais bien plutôt des descriptions d'un état, toujours propre à un individu, en mouvement et en transformation permanente.

En occident, le diagnostic serait-il devenu un titre d'identité sans lequel il n'y aurait plus la possibilité de s'inscrire en tant qu'individu dans la société, et donc de pouvoir accéder aux droits en découlant ? Sans reconnaissance identitaire sociétalement admise, n'y a-t-il pas un risque de basculer dans le monde des invisibles et de la précarité ?

Le diagnostic permettrait donc de nommer, et ainsi de se situer dans la société ?

Au sein de Santé mentale et Communautés, nous avons nous aussi traversé une crise l'an passé, qui est venue, comme une lame de fond, faire tanguer dangereusement notre association, mettant à mal notre capacité à maintenir le rythme des rencontres autour du colloque.

C'est dans ce contexte particulier que nous vous proposons de prendre à bras le corps la question de l'identité diagnostique, puisque tout comme la santé mentale, elle traverse le corps social dans son entièreté.

Anthropologue, personnes concernées, philosophe, infirmiers et psychologue en psychiatrie, pédopsychiatre, psychanalyste, voilà nous l'espérons, une palette riche d'intervenants dont la focale plurielle viendra nous faire réfléchir tout au long de cette journée à cette question du diagnostic qui nous a semblé d'une complexité éminemment transversale.

Et puisque la dialectique n’a de richesse que nourrie par les interactions, nous avons prévu des temps d’échanges avec le public après chaque intervention, qui seront animés par deux discutants : Julie GONOD, psychologue, et Emmanuel SUCHET, pédopsychiatre. Aussi, n’hésitez pas à vous emparer de ces espaces.

Un temps de pause déjeuner sera évidemment prévu de 12h30 à 14h, afin de faire refroidir les neurones, qui sait, de réfléchir à son propre diagnostic, mais surtout de réchauffer les panses. Sauf intempéries, la journée devrait se clôturer à 17h.

Un questionnaire final vous sera distribué, afin que chacun puisse y annoter à sa convenance ses remarques et suggestions. Nous vous remercions et vous souhaitons une belle immersion !